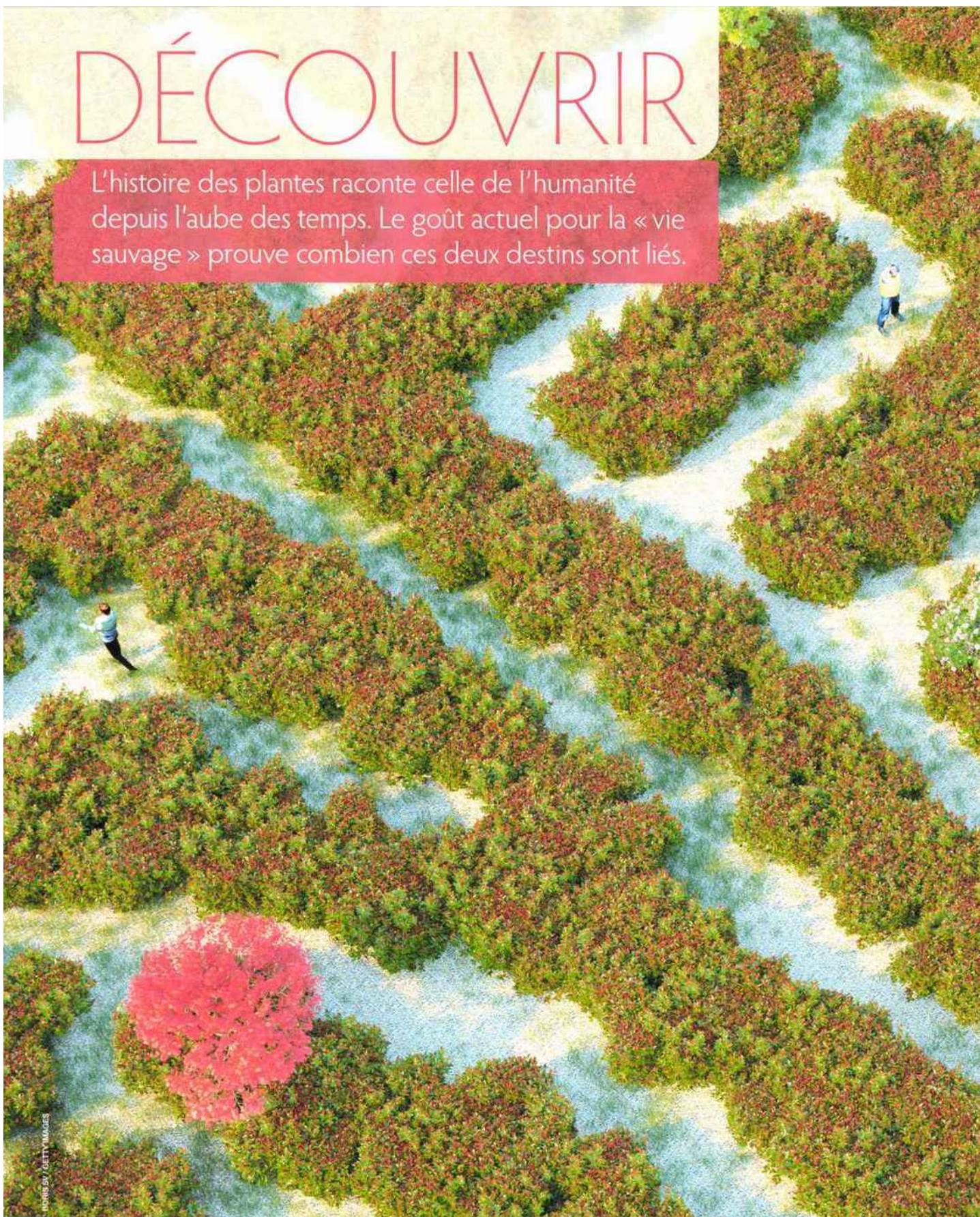
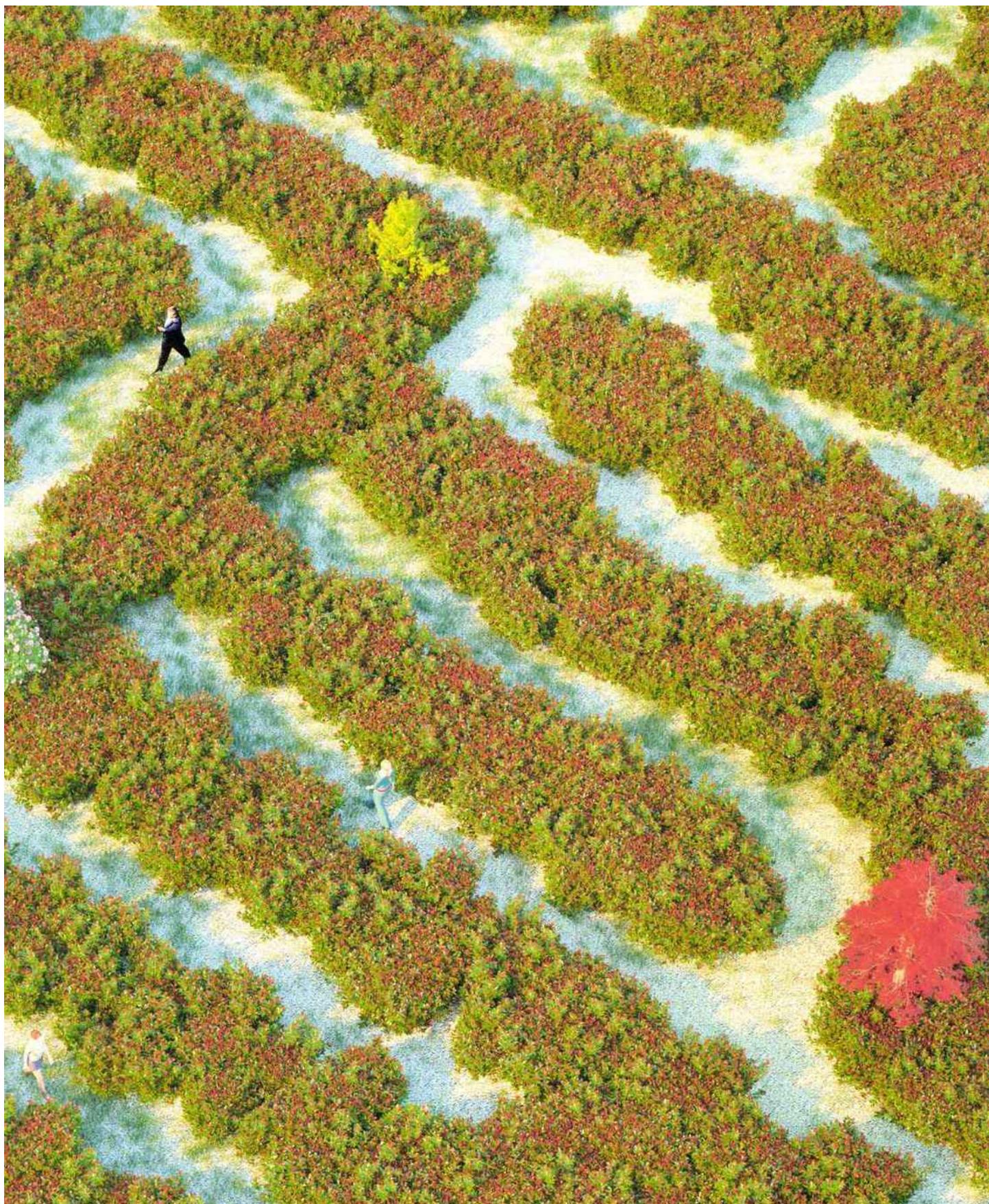


DÉCOUVRIR

L'histoire des plantes raconte celle de l'humanité depuis l'aube des temps. Le goût actuel pour la « vie sauvage » prouve combien ces deux destins sont liés.





Retour à la vie sauvage

En ville ou à la campagne, les stages pour apprendre les différents usages des plantes se multiplient. Que se cache-t-il derrière cet engouement ?

Le visage battu par la pluie, Emmanuelle Fabre arpente les abords du canal du Loing, en Seine-et-Marne. Le nez en l'air ou les yeux rivés au sol, elle cherche l'achillée millefeuille, déniche du plantain, et explique tout ce qu'il est possible de faire avec les pâquerettes et le sureau qui poussent ici. Formée aux usages des plantes médicinales dans l'une des cinq écoles d'herboristerie qui existe en France, la jeune femme partage son savoir au cours de ministages qu'elle propose à un public composé de curieux et de gourmands, écologistes ou en quête d'autonomie alimentaire. « Les gens sont curieux d'acquérir des connaissances en botanique pour franchir le cap de la cueillette. La plupart se contenteront de faire des infusions et des décoctions mais j'enseigne aussi la distillation, la fabrication des hydrolats, des macérats huileux et à reconnaître les bourgeons utiles en gemmothérapie », explique-t-elle.

En quête d'autonomie

Emmanuelle n'est pas la seule à proposer ce genre de stage qui essaiment dans toutes les régions et qui coïncide avec le succès des livres naturalistes en librairie. Les ouvrages sur la vie des arbres, ou comment cuisiner orties et pissenlits, s'alignent aux côtés des récits, parfois

Le réensauvagement

Ce terme vient de l'anglais « *to rewild* », protéger et rendre à son état naturel la flore et la faune, libres d'évoluer sans intervention humaine.

Le Royaume-Uni est champion en la matière en Europe. Cette vision proche du concept américain de « *wilderness* » évoque une nature sauvage, assez différente de la notion de conservation qu'on trouve en France.

en savoir plus

L'Utopie sauvage, de Tristan Fournier et Sébastien Dalgalarondo, éd. Les Arènes (2020), 15 €.

ascétiques, de vie au grand air. Les Français veulent-ils jouer les Robinson ? En bons sociologues, Tristan Fournier et Sébastien Dalgalarondo, chercheurs au CNRS et auteurs de *L'Utopie sauvage* (éd. Les Arènes), se sont penchés sur ce phénomène. Ils ont testé les stages de cueillette de plantes sauvages en Ariège et dans le bois de Vincennes à Paris, arpenté le salon du survivalisme. « L'envie de vivre dehors est regonflée depuis le confinement mais l'idée du retour à la nature est cyclique, on la trouve déjà avec la vague Flower Power poursuit Tristan Fournier. La différence aujourd'hui est la présence de cet horizon qu'est l'anthropocène et qui peut motiver chez certains une quête d'autonomie. On ne cesse de nous dire que notre monde va dans le mur. »

Régime paléo et mythe du chasseur-cueilleur

La crise écologique nourrit des envies de changement de vie proches de ce que cherchaient les hippies des années 1960-1970. Apprendre à glaner aux bords des chemins, pratique ancestrale autrefois rejetée par les classes aisées, revient à la mode et permet de se réapproprier des savoirs botaniques oubliés et de s'enraciner pour les néo-ruraux. C'est aussi adopter une posture plus critique à l'égard de la société de consommation : « Nature égale santé selon les discours en vigueur dans les stages de cueillette, analyse Tristan Fournier. On y présente des savoirs profanes, la possibilité de se soigner avec les plantes, et le côté nutritionnel intéresse le public.

Certains intervenants comparent les avantages de la violette et du soja, des végétaux et de la viande. Il y a quelque chose de l'ordre du politique ou de la revendication : on peut imaginer un monde dans lequel on mangerait moins de viande. » Après l'irruption du régime « paléo » dans les magazines, le mode de vie du chasseur-cueilleur imprègne les discours qui appellent à une sorte de réensauvagement. Pour mieux « retrouver notre vraie nature », paraît-il. ■

Adélaïde Robault



Exit grilles et béton, les associations de quartier plantent du vert au pied des arbres.

VALENTINO BELLONI / HANS LUCA

Dans le 14^e arrondissement de Paris, sur une ancienne friche autrefois propriété de la RATP, l'association des Jardiniers de l'aqueduc cultive plantes aromatiques et tinctoriales, et pratique l'apiculture.

